



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

17 août 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

17 août 1907.

— ... Et demain, 17 août, nous partons enfin pour aller, pendant deux mois, visiter les vieux châteaux.

La dame qui disait allégrement ces mots, jeune encore, toujours belle, sourit à ses deux filles déjà grandes qui s'écrièrent presque ensemble : « Oh ! oui ! les vieux châteaux de France ! » Et leurs yeux, les uns tout bleus, les autres noirs-noirs-noirs, pétillaient à l'idée du voyage.

— Quels châteaux en particulier ? demanda un monsieur qui se trouvait seul avec elles, après le dîner, dans le salon aux fenêtres ouvertes.

— Tous.

— Le plus que nous pourrons.

— Il y en a beaucoup, observa-t-il doucement.

Il parut ensuite réfléchir, hocha la tête avec la gravité un peu vaniteuse de ceux qui ont vécu double, traversé pas mal de choses de toutes sortes et il répéta, mais sur un ton bien différent de celui des jeunes filles, avec une mélancolie indéfinissable : « Ah ! les vieux châteaux ! » Sa voix au timbre évocateur les fit tout à coup surgir... En même temps il fermait les yeux comme s'il voulait y entrer, par la pensée. L'on respecta sa rêverie. C'était un homme au visage doux et hautain, poudré avec art par la cinquantaine, la bouche triste et fine, l'œil gris-de-Hollande, dont les tempes et le front avaient des polis de grains de chapelet et de pommeau de dague. Il portait une de ces courtes et claires barbes roussâtres dites « en chat fâché » qui faisaient si bien jadis sur les blancs tuyaux de la fraise et malgré soi on ne pouvait s'empêcher, quand on le regardait, de l'imaginer coiffé d'une toque sur fond vert, dans un cadre d'ébène.

Une des jeunes filles, la brune — la plus audacieuse — rompit le silence.

— Eh bien, quoi ? les vieux châteaux ? Est-ce que vous ne les aimez pas ?

— Horriblement !

— Alors ? Expliquez-vous ?

— Eh bien, voici : Ils ne veulent plus de nous.

— Moi je veux bien d'eux, déclara la blonde. Le Clouet l'observait, paternel, amoureux :

« Ah ! si vous aviez été châtelaine, murmura-t-il... et que j'eusse été page ! »

Il n'acheva pas. Le sourire tendre et flatté de la mère équivalait à un consentement rétrospectif. Elle aussi eût bien aimé ce portrait pour gendre.

Mais il poursuivait :

— Les châteaux en ont assez et ils nous le font sentir avec une dureté de pierre. Tout cœur qui n'est point sourd entendra leur réprobation, car elle parle aussi distinctement qu'une voix. Ceux qui possèdent les vieux châteaux ne les possèdent pas.

— A qui sont-ils donc ?

— Aux anciens et premiers maîtres pour lesquels ils furent longuement construits. Les actuels n'en ont rien... que les clefs, de petites clefs de placards qui ne sont même plus les vraies, les primitives, perdues, enfouies au creux d'un sillon ou rouillées dans le lit des rivières. Quelque gros prix qu'ils les aient acquises, ils détiennent indûment ces demeures. On achète tout avec de l'argent, excepté l'âme du passé. Il faut n'être qu'un parvenu de la richesse pour croire, parce que dans une vente on enlève à coup d'enchères un gant de Henri IV, que l'on a aussi, par-dessus le marché, sa poignée de main ! Ça serait trop commode et avantageux, en vérité, si, en se payant des créneaux, on s'offrait l'honneur de ceux qui sont tombés le nez dessus ! Un pont-levis ne s'assimile pas. L'écusson reste à celui

qui l'a peint *de gueules*, je veux dire de son sang. Voilà pourquoi vivrait-on cent ans, et toute l'année, le plus respectueusement du monde, dans un de ces historiques et redoutables domaines, au milieu de ses enfants, petits et arrière-petits-enfants que l'on y aurait vus naître... on ne s'y sentirait cependant pas cinq minutes *chez soi*.

— Chez qui donc serait-on ?

— Chez « eux », chez les défunts.

— Ils n'y sont plus, puisque trépassés, poussière des siècles.

— Ils y sont, invisibles, impalpables, plus que s'ils y étaient tout de bon, plus qu'ils n'y furent de leur vivant. Ils y sont, *revenants* revenus. Leurs ombres éternelles y tiennent plus de place que n'en occupa leur corps. Leur souvenir remplit les salles, les galeries, les oubliettes, anime et peuple les cours au point qu'il opprime et anéantit le chétif possesseur d'aujourd'hui. Neuf fois sur dix, du reste, celui-ci n'est ni du sang, ni du rang des prédécesseurs éloignés dont il se persuade avoir les titres de noblesse, parce qu'il a ceux de propriété. Le maître nouveau devient, au contraire, le valet des anciens. Ce sont eux, en dépit des apparences, qui crient, commandent, réveillent les échos, chassent et pêchent, montent les escaliers des tours, s'agenouillent à la chapelle, se chauffent sous le manteau des cheminées, eux seuls que l'on vient visiter en cette saison, pour qui l'on

signe sur un registre... Sans eux, le château n'existerait pas, il ne serait qu'une opulente fantaisie de rentier féru de moyen-âge.

Si quelqu'un vous faisait, mesdames, la proposition d'habiter un tombeau, le tombeau vide d'un autre, ne penseriez-vous pas qu'il se moque ou qu'il est fou ? Eh bien, pourtant, les insensés qui ne craignent pas de fixer leur établissement dans un donjon mâchuré d'histoire font la même chose. Ils s'installent au foyer d'un mort, de tous les morts qui vécurent là auparavant et qui, en traits ineffaçables, y ont laissé leur empreinte, marqué leur passage. Prétendre abriter son bonheur sous ces lambris centenaires est une aberration. Il faut laisser les vieux murs à leurs inconsolables fantômes.

Il se tut. Alors, la blonde, celle qui n'avait pas été châtelaine dans les temps... dit :

— Mais pardon ? Je voudrais comprendre. Il me semble bien cependant que vous en avez eu un ?

Il fit d'abord l'étonné.

— Un vieux château ?

Et la brune :

— Sans doute. Qui donc nous en a parlé ?

— Ce n'est pas moi, affirma-t-il avec froideur.

La mère paraissait gênée. Elle dit :

— Excusez, cher monsieur, la maladresse de ces petites filles qui, sans le faire exprès, viennent deraviver chez vous un pénible souvenir. En effet, mes enfants, monsieur a eu un château, un vieux et un beau, paraît-il.

— Ah ?

Il se redressa, un peu pâle.

— Admirable, mesdemoiselles. Pourquoi m'en cacher, après tout ?

— Comment s'appelait-il ?

— Le château d'Epouve.

— Où est-il ?

— Nulle part. Je ne l'ai plus.

— Vous l'avez vendu ?

— Oh ! non ! Mais — et c'est là le grand malheur auquel madame votre mère a fait une discrète allusion — un incendie l'a complètement détruit.

Les jeunes filles laissèrent échapper un léger cri d'horreur... et elles demeuraient les mains jointes, lèvres entr'ouvertes.

— Oui, continuait lentement le Clouet, comme pour lui tout seul... C'était une pure merveille... Epouve... ses mâchicoulis, ses plafonds à poutres peintes, ses tourelles, ses échauquettes, ses douves... il a flambé les pieds dans l'eau rouge.

— Vous étiez là ?

— J'y étais.

— Quelle atrocité ! Comme vous deviez souffrir ?

— Je pleurais. Et cela ne m'arrive pas une fois tous les trente ans.

— Mais comment le feu avait-il pris ? demanda la mère.

— Je vais vous le dire. Personne n'a jamais

su cela. (*Il se pencha vers elles.*) C'est moi qui ai brûlé Epouve.

Elles reculèrent.

— Vous ?

— Moi-même. Epouve avait un écrasant passé. Je ne le possédais pas depuis un an que je sentis que jamais il ne serait *à moi*. Les morts ne le voulaient pas. Ils vivaient à ma table, sous mon toit, dans ma chambre. Je les gênais. Bientôt il me fut impossible d'y rester et cependant je n'avais pas le courage de consentir à ce qu'un autre après moi l'habitât. Alors, une nuit d'hiver que j'y couchais seul, ayant éloigné les gardes, j'y mis le feu, de cette main que vous voyez. J'en ai aujourd'hui un vrai chagrin, mais je ne le regrette pas. Ça n'était plus tenable. *Ils* m'y ont forcé.

Les femmes se taisaient, muettes de petite terreur.

Il ajouta tout à coup en souriant avec amertume :

— Mais je n'étais pas *assuré* ! Tranquillisez-vous ! Je suis honnête homme.